

NO 78 JUILLET 73 4 F MENSUEL

CANADA \$0.95

40FB 4 FS

rock & folk poster

J. WINTER

**DAVID BOWIE
SUPERSTAR?**

YES

kevin ayers

magma

BEACH BOYS







David Rockline

Quelque part en Californie, vers le début des années soixante. Dans les studios hollywoodiens, on tourne les derniers films à l'eau de rose de grandes étoiles sur le déclin. C'est encore l'Amérique puritaine. Et puis, dans cette lointaine banlieue de New-york, il y a la mer, les plages, le soleil et, aussi, le surf, cette planche que l'on chevauche sur la crête des vagues et qui vient d'Hawaï. Partout sur les plages, des jeunes gens leur planche sur l'épaule, en route pour une journée de soleil et de sport.

Dans cette Californie de rêve, les autres passions sont les voitures et les motos : derniers moments du rock, de la « fureur de vivre ». La jeunesse américaine attend avec impatience l'héritage des Gene Vincent, Eddie Cochran et autres Presley. A Hawthorne, petite station balnéaire du sud de la Californie, vit une famille américaine comme beaucoup d'autres : les Wilson. Murray Wilson, le père, écrit des chansons dans le style « folklore américain ». Brian, Dennis et Carl, ses trois fils, aiment à se retrouver avec Mike Love, leur cousin, et Alan Jardine, le meilleur ami de Brian, pour pratiquer leur sport favori, le surf, et pour chanter le soir en s'accompagnant d'une guitare sèche. Le plus jeune d'entre eux, Carl, n'a pas encore quinze ans. Ce dernier à la guitare et Alan Jardine à la guitare basse sont la base instrumentale du groupe qu'ils forment à eux cinq. Ils se sont déjà produits, épisodiquement, sous les noms de Pendletones et Carl and the Passions, et, en cet été californien de 1961, ils attendent de pouvoir faire écouter une chanson qu'ils ont composée à la gloire du surf. C'est Dennis Wilson, le sportif du groupe, qui, à force d'observer la popularité grandissante de ce sport, a eu cette idée lumineuse. Brian Wilson et Mike Love en ont dessinée les grandes lignes. Il ne reste plus qu'à se faire entendre. La chance va venir, grâce à M. Wilson père qui recommande Alan Jardine pour un enregistrement folklorique. Au jour dit, ils se présentent tous les cinq dans le bureau du directeur de la maison de disques et s'arrangent pour jouer leur chanson. Ils sont immédiatement engagés. Les Beach Boys sont nés. Ils enregistrent leur premier single, intitulé « Surfin », pour la petite firme Candix Records.

61 - 63 : nets et propres

La musique de ce disque est, à plus de dix ans de distance, assez déconcertante : pas le moindre effet électronique, un accompagnement très simple à la guitare, très rock and roll à la Eddie Cochran. Mike Love, le lead vocal, chante d'une voix peu travaillée des paroles très simples, Dennis Wilson et les autres se contentant d'accompagner. L'ensemble est soutenu rythmiquement par Brian qui

joue de la batterie sur le couvercle d'un bidon en plastique ! Instrumentation très rudimentaire, son très rock and roll, utilisation assez classique des voix (à remarquer celle de Carl Wilson, qui peut monter très haut). Le groupe a besoin de faire des progrès, besoin du véritable contact avec le public. Ce premier contact a lieu au Municipal Auditorium de Long Beach (Californie), à l'occasion du réveillon 1961-1962 : ils obtiennent un succès prometteur en chantant tout leur répertoire : trois chansons. A partir de ce moment, les Beach Boys vont commencer à jouer partout où ils trouvent des engagements : galas, boîtes de nuit, concerts, etc... Parfois pour 25 dollars par soirée. Quant à leur disque, il a eu un impact local mais n'a pas été très remarqué au dehors. Avec « Surfin », les Beach Boys ont gagné 900 dollars qui viennent presque exclusivement du public californien.

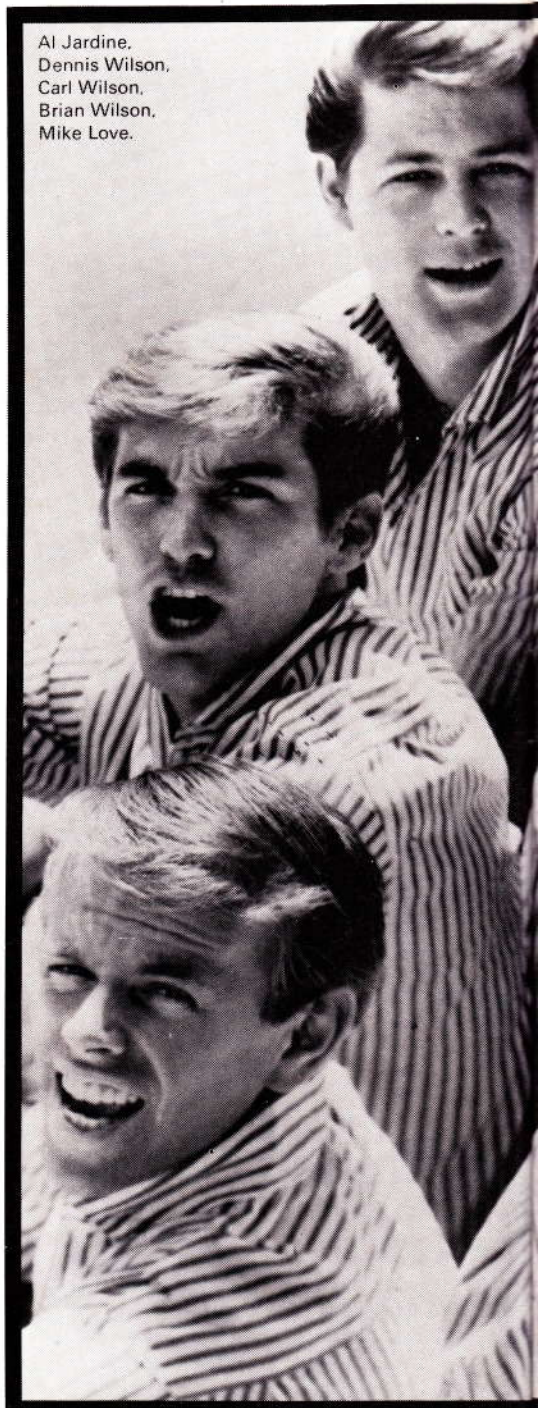
Au cours de l'année 1962, le groupe ne cesse de perfectionner son style et sa technique instrumentale. De concert en concert, il s'est modifié en prenant de l'assurance. Brian a appris la guitare, abandonnant la batterie à son frère Dennis. Alan Jardine est à la guitare rythmique, Carl à la guitare solo et Mike Love, le soliste vocal, au saxo. Le groupe voyage dans une vieille voiture avec tous ses instruments, couchant dans les motels bon marché ou dans la voiture elle-même. D'autre part, les Beach Boys continuent à enregistrer différents morceaux, soit des compositions de Brian : « Surfin Safari », « Judy », etc., soit des mélodies empruntées au répertoire des grands rockers de l'époque (« Summertime Blues » d'Eddie Cochran). Pour compenser son manque de technique, le groupe se fait remplacer dans les morceaux instrumentaux (« 409 », « Little Deuce Coop », « Karate ») par des musiciens de studio, appelés pour l'occasion « The Surfin Six ».

En mars 1962, Alan Jardine quitte le groupe pour suivre des études dentaires, et, jusqu'à son retour définitif pendant l'été de la même année, c'est David Marks, un autre ami des Wilson, qui le remplace. Ce qui frappe chez les Beach Boys de cette époque, ce sont les continus changements au sein du groupe : on échange les instruments ou l'on se fait remplacer.

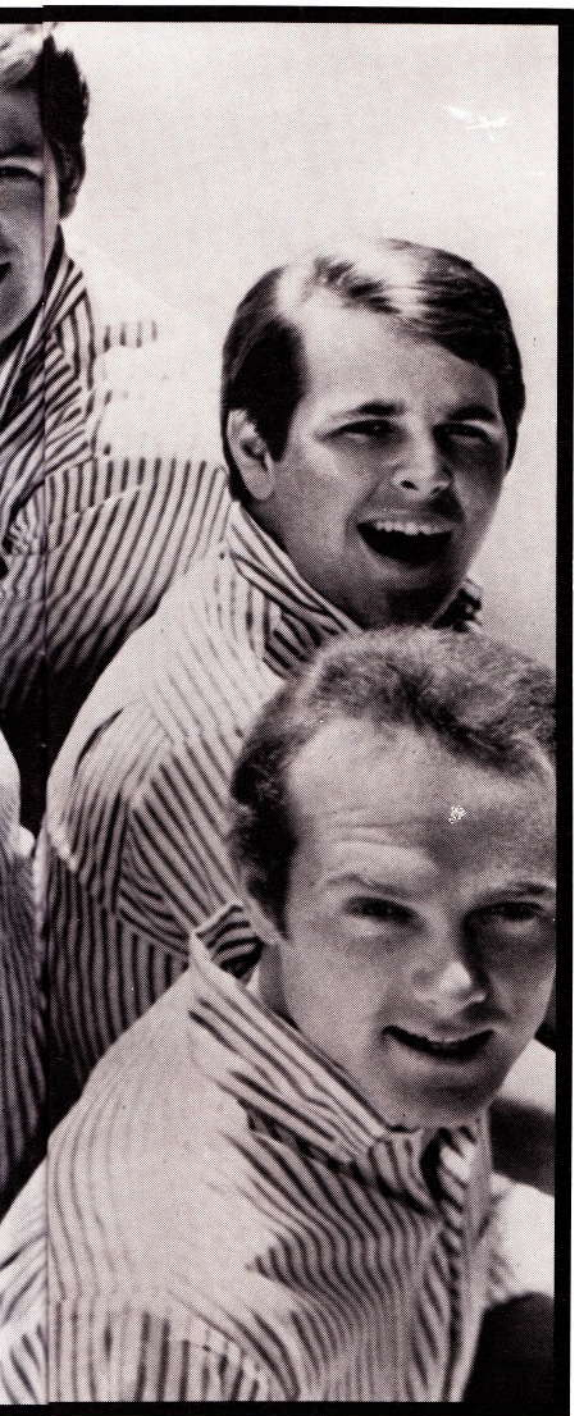
Sur scène, les Beach Boys ont tous la même tenue, pantalon uni et chemise rayée à manches courtes. Cet habillement, leur coupe de cheveux (ils les portent courts) et la simplicité des textes de leurs chansons font de ces cinq garçons des représentants tout à fait acceptables, pour les adultes, de la jeunesse américaine. Pas de cris ni de hurlements, les Beach Boys sont nets et propres, comme leur musique.

Musique qui, pendant ce temps,

Al Jardine,
Dennis Wilson,
Carl Wilson,
Brian Wilson,
Mike Love.



Depuis les plages de Californie, non moins belles, de "Hawaii", le rock le plus ensoleillé prend son inspiration invisible. L'histoire, longue, de la musique des Beach Boys n'est pas en doute comme le premier disque des années 60. Carl, Dennis, Al,



Californie jusqu'à celles, "Holland", dix années du é pur les Beach Boys et ible, Brian Wilson. Voici decelui qui restera sans ergroupe américain des an-, Al, Mike et Brian forever.

commence à trouver des adeptes en dehors de la Californie. Un des directeurs de la grande firme Capitol, Voyle Gillmore, impressionné par le son du groupe, lui fait signer un contrat exclusif, rachetant tous les derniers enregistrements à Candix Records. Fin 1962, les Beach Boys préparent un nouveau disque dans les studios Capitol de Los Angeles. Au début de 1963, ils sortent « Surfin USA » (un tube de Chuck Berry), leur second véritable enregistrement, au son différent, déjà plus élaboré. Avec ce disque, le groupe grimpe au sommet des hit-parades américains. La Surfin' Music est consacrée.

Musicalement, « Surfin USA » voit l'apparition de nouveaux instruments comme l'orgue, la guitare électrique et une batterie correctement utilisée. Depuis « Surfin », le groupe s'est étoffé, a gagné en cohésion. Le style reste très rock and roll, aussi bien pour l'accompagnement que pour l'introduction à la guitare électrique, style Chuck Berry. Carl Wilson, qui est le meilleur musicien du groupe, met à profit sa technique pour réaliser quelques solos. Les voix sont plus travaillées, mais il n'y a pas de changement au niveau du texte : les chansons parlent toujours de plage, de soleil et d'amour. De cette même session sort aussi « Shut Down », autre hit, moins marqué par le rock and roll, qui est une composition de Brian Wilson (« Shut Down » sera aussi le titre de deux albums publiés plus tard).

« Surfin USA », c'est d'abord un succès foudroyant et surtout un progrès technique, un pas franchi vers le professionnalisme. En cette année 1963, on entend de plus en plus les chansons du groupe sur les ondes des radios américaines et, suprême consécration, il passe à la télévision dans différents programmes de variétés.

Pendant l'été de la même année, les B.B. entreprennent une tournée de quarante jours dans le Middle-West, voyageant dans un car. Brian tombe malade et le groupe doit rappeler en catastrophe David Marks, pour finir la tournée. On a remarqué, à travers différents incidents de ce genre, que Brian n'affectionnait pas particulièrement le contact avec le public : sur scène, on le sent mal à l'aise, certains prétendent qu'il est timide.

1964 : surf et dragsters

Les Beach Boys partent en tournée à travers l'Europe et l'Australie, pendant qu'aux États-Unis on écoute la deuxième partie de l'album « Shut Down ». C'est à cette époque que Brian décide d'abandonner les tournées et de consacrer son temps à l'écriture, la production et l'évolution technique des albums. On dira aussi que cette décision fut prise à cause de sa timidité. Il est remplacé par Glenn

Campbell, connu alors comme un bon musicien de studio.

Sur le plan musical proprement dit, il n'y a pas de changement radical, les compositions sont dans l'esprit du début, du rock, parfois du blues. La musique reste typiquement californienne. Dans « Shut Down II », on trouve des mélodies très simples, qui sont aussi des tubes : « Fun, Fun, Fun », même des essais de solo de batterie (« Dennis' Drums »).

Dans les albums de cette période, on trouve aussi de nombreux titres consacrés à la gloire de l'automobile et des engins motorisés. N'oublions pas que la Californie est un des états les plus riches des États-Unis, paradis du surf et des jeux de plage (1400 kms continus de sable), et aussi pays de rêve pour tout ce qui concerne la voiture, les motos, stock cars et autres monstres dragsteriens. Les Beach Boys se font photographier devant des engins impressionnants, chacun d'entre eux possède une collection de voitures de sport et de motos. Nous sommes loin de la révolution hippie, la jeunesse sublime encore ses aspirations par des obsessions de vitesse et de puissance. Dans « Little Deuce Coop », les Beach Boys avaient déjà consacré plusieurs titres à leur passion : « Car Crazy Cutie », « Cherry Cherry Coop », « Our Car Club », « Spirit Of America ». En 1964, ils composent encore des chansons comme « In The Parking », « This Car Of Mine », ou « The Super Stock ».

Mais le groupe a une autre façon de rendre hommage à une certaine manière de vivre à l'américaine : dans « Shut Down II », deux chansons sont consacrées à la boxe : « Cassius Love » et « Sonny Wilson », un bonjour très personnel adressé aux boxeurs de l'année. Cette fois, il y a un parti pris d'ironie, une façon de se moquer d'un sport qui mobilise les foules. On pourrait d'ailleurs épiloguer sur les raisons qui font que Cassius Clay s'appelle Love et Sonny Liston, Wilson. Cette facétie ressemble à ce qu'ont pu faire à la même époque les Beatles. Les Beach Boys ne manquent pas d'humour, ils le font savoir à chaque apparition en public. Désormais, ils ne rappellent plus, en rien, les provinciaux de Hawthorne.

Au milieu de l'année 1964, le groupe sort un nouveau disque : « All Summer Long ». Album plus élaboré sur le plan des arrangements musicaux. On y remarque le travail de studio de Brian, concentré sur les voix, qui permet de pressentir ce qui fera plus tard la renommée des Beach Boys : les arrangements vocaux avec, à leur base, la voix de Carl qui, dans un titre de l'album, « I Get Around », est poussée très haut, à la grande surprise des fans du groupe. Les paroles même des chansons se diversifient, on ne retrouve plus systématiquement, comme dans tous les albums précédents, des (suite page 104)



BEACH BOYS

(suite de la p. 49) titres se rapportant à la voiture, à la moto ou au surf. S'attaquant à tous les styles de musique possibles, Brian et son équipe cherchent à accroître leur champ de possibilités: ils n'étonnent personne quand, à la fin de l'année 1964, ils sortent «The Beach Boys Christmas Album». Ils ne pouvaient pas prendre une orientation qui puisse, dans un certain sens, leur convenir mieux: Noël, avec tout ce qu'il comporte de musical (chants, chorales, orgue d'église, etc.). Les voix, évidemment, en sont l'élément majeur, tantôt elles rejoignent le gospel («We Three Kings Of Orient Are»), tantôt elles servent le blues («Blue Christmas»), le tout accompagné pour la première fois par un grand orchestre (quarante musiciens). Il faut remarquer pourtant que les arrangements musicaux, excepté les voix, ne sont pas écrits par Brian Wilson mais par un arrangeur très «classique», Dick Reynolds. C'est sans doute pourquoi on retrouve un son très traditionnel de l'Amérique de cette époque.

1965: Brian l'Ermite

1965, de grandes tournées à travers le monde, du Mexique au Japon, de l'Australie au Canada. Recréant pour tous leurs fans leurs grands succès anciens ou nouveaux («Surfin' USA», «Fun, Fun, Fun», «I Get Around»), les B.B. sillonnent le monde, ce qui leur permettra d'être considérés, de nos jours, comme les champions des tournées musicales. A

la télévision, leur succès sera encore plus rapide: ils réussissent à passer dans les programmes à l'usage des «adultes», le Andy Williams Show ou le Jack Benny Special par exemple. La consécration viendra, comme pour les Beatles d'ailleurs, avec le passage à l'Ed Sullivan Show, l'émission la plus populaire aux États-Unis.

1965, c'est aussi le départ de Glen Campbell, qui remplaçait Brian lors des tournées et qui laisse sa place à un jeune pianiste de formation classique, Bruce Johnston. Quand il rejoint les Beach Boys, Bruce n'est qu'organiste et chanteur, puisqu'il a déjà enregistré avec Terry Melchior sous le nom de Bruce and Terry. Mais, une semaine plus tard, après un travail acharné dans une chambre d'hôtel de Miami, les garçons décident de l'engager aussi bien comme bassiste que comme organiste. Grâce aussi à ses talents de compositeur et d'arrangeur, Bruce réussira à s'intégrer parfaitement au groupe et deviendra le sixième Beach Boy (il ne quittera le groupe qu'en 1972, par consentement mutuel).

1965, c'est encore l'évolution technique. En effet, Brian, pendant que ses compagnons tournent à travers le monde, prépare les albums futurs dans sa maison de San Francisco, (plus précisément dans sa salle à manger, qu'il a fait transformer en un studio d'enregistrement de toute première qualité). Ses recherches musicales s'orientent de plus en plus vers les progrès techniques en matière d'enregistrement: nullement impressionné par ces appareils monstrueux, il s'offre un «système» évalué à un quart de million de dollars qui comprend des consoles stéréophoniques ou quadraphoniques pouvant être utilisées ensemble (une des entreprises des Beach Boys, American Sound, se chargeant de louer ces appareils quand ils ne sont pas utilisés). Ce n'est pas encore la grande révolution technique de «Holland», mais cela la préfigure sans aucun doute.

1965, c'est, pour finir, quatre albums qui sortent consécutivement dans l'année, dont un naturellement en public: «The Beach Boys Concert».

Cet album en lui-même n'a rien de très intéressant sur le plan des compositions musicales, car il reprend en majorité les tubes des années passées («Fun, Fun, Fun», «Little Deuce Coup», «I Get Around», «Johnny B. Goode»). Par contre, ce qui est remarquable, c'est la facilité avec laquelle les B.B. recréent l'ambiance des albums enregistrés en studio (il est vrai qu'ils engagent pour chaque tournée des musiciens supplémentaires pour pallier les besoins instrumentaux). La version de «Fun, Fun, Fun», ou celle de «I Get Around», en studio ou en public, sont presque identiques. Bien sûr, on est tenté de dire que cette technique n'est pas très

élaborée, mais il est intéressant de noter ce besoin de perfection que le groupe a toujours voulu démontrer.

Deuxième album de l'année: «The Beach Boys Today». En Angleterre, les Beatles sortent «Rock And Roll Music»; les Beach Boys, eux, sortent «Dance, Dance, Dance»: deux chansons interprétées différemment mais construites de la même manière. Son très rock and roll, avec de nouveau, la voix de Carl qui domine derrière, toujours sur le même leit-motiv. Mais on s'aperçoit de la nouvelle importance donnée aux instruments, percussions, bongos, etc. Alan et Carl n'hésitent plus à prendre des solos de guitare. «Help Me Rhonda», «Kiss Me Baby», «Please Let Me Wonder», composées en majorité par Brian Wilson, mettent en valeur le rythme et une harmonie qui se veut plus complexe.

«Summer Days And Summer Nights» et «The Beach Boys' Party», les deux derniers albums de cette année, sont sûrement la représentation parfaite d'un «certain» hommage rendu aux Beatles. En effet, on y retrouve (surtout dans «Beach Boys' Party») des chansons comme «Tell Me Why», «I Should Have Known Better», «You've Got To Hide Your Love Away», qui figurent au répertoire du groupe anglais. Pourquoi toutes ces chansons à une époque où, justement, les Beatles règnent sur la pop music, éclipsant dans un certain sens notre groupe californien? Ironie ou véritable hommage? En tout cas, toutes ces chansons sont pleines de vitalité: l'utilisation des doubles voix et des techniques particulières à Brian font que, loin d'être de pâles copies, elles reflètent l'originalité du groupe. Cette originalité s'affirme par la création d'un super tube, «Barbara Ann», qui permet aux Beach Boys de surmonter pendant une courte période la vague déferlante de la beatlemania. Au tout début de 1966, en effet, un sondage du «Melody Maker» les place au premier rang mondial. C'est la seule fois où les Beatles ont été détrônés. En grande partie, ce succès phénoménal est dû à l'universalité de la musique des B.B.: ils sont tout aussi capables de passer du rock à la valse, du blues à la ballade, voire à des chants religieux.

Après cette consécration mondiale, les longs travaux musicaux et techniques de Brian vont se réaliser cette fois-ci au grand jour avec la sortie d'un album considéré par beaucoup de critiques comme l'un des plus grands albums pop jamais produits: «Pet Sounds».

1966 et «Good Vibrations»

Avec cet album, les Beach Boys changent radicalement de voie: dès les premières chansons, les choses sont mises au clair,

les arrangements, la musique même de « God Only Knows » (sûrement une des plus belles mélodies du groupe) ne sont plus du tout construits de la même manière; les voix y sont plus légères; plus travaillées. Des instruments à vent, un vibraphone, s'introduisent discrètement, avec aussi, des placages d'accords et des mesures entières consacrées aux instruments fondamentaux, guitare, basse, batterie. En somme, une technique étonnante pour 1966. C'est pratiquement la première fois dans un album de pop music qu'apparaissent des gimmicks (cris d'animaux, trains, klaxons) ainsi que des rythmes changeants ponctués par des breaks inattendus. « Pet Sounds », le morceau instrumental qui donne son titre à l'album, est à lui seul l'exemple parfait de ce déploiement d'originalité.

« Wouldn't It Be Nice », « That's Not Me » et la ravissante « Caroline No », toutes peut-être plus difficiles à la première écoute que les titres passés, font partie de cette évolution et sont tout aussi intéressantes. Révolution musicale qui n'aurait sans doute pas vu le jour sans Brian: brisant les barrières de la musique traditionnelle, il a exploité les harmonies jusqu'à la limite de leurs possibilités et permis à la chanson contemporaine d'évoluer vers de nouveaux sommets. Cependant, il est intéressant de constater que, malgré (ou à cause de) cette volonté de technique et d'originalité, l'album n'obtient pas le succès espéré: si l'on excepte « Sloop John B » qui sera un grand succès en simple, « Pet Sounds » fait partie des rares albums des Beach Boys qui n'ont pas obtenu de disque d'or. Petit échec commercial dû sans doute au fait que le public n'était pas encore prêt à recevoir une telle musique (cet album, d'ailleurs, est toujours en vente).

Tout cela ne décourage en rien les Beach Boys, et encore moins Brian qui, dans son studio de Californie, prépare déjà la sortie d'un single dont le succès sera colossal: c'est, au début de 1967, « Good Vibrations », la somme de six mois de travail. Six mois d'une collaboration acharnée entre les membres du groupe, chacun prenant une part importante au travail de création, Brian assis au piano, tapant sur la même note, cherchant pendant des heures la sonorité parfaite. Il dira plus tard, peut-être un peu vexé par le demi échec de « Pet Sounds »: « Je voulais vraiment montrer ce que j'étais capable de faire. La musique est l'expression la plus profonde de mon âme. Je n'écris pas pour de l'argent. »

« Good Vibrations » est la démonstration parfaite des possibilités vocales des Boys (leurs voix se chevauchent inlassablement). C'est aussi, à travers une exploration poussée des sons électro-acoustiques, une perfection musicale encore jamais atteinte dans le rock. Il est vrai que

les B.B. ont dépensé plus de seize mille dollars pour son élaboration.

Ce disque, que le groupe reproduira plus tard sur différents albums, eut un tel succès qu'il constitue encore aujourd'hui la base de la notoriété des Beach Boys.

Autre fait notable pour 1967, Brian Wilson renonce à sortir un disque préparé de longue date, « Smile », qui promettait d'être, d'après les rumeurs, d'une qualité rare (il n'est toujours pas sorti). On peut se demander si, au moment de la parution du « Sergeant's Pepper » des Beatles, il n'a pas craint d'en donner une réplique moins brillante (l'argument serait tout à fait compréhensible). Tout cela démontre, en tout cas, la puissance de travail des Beach Boys, leur acharnement à chercher la perfection.

Fin 1967 et début 1968, les garçons sortent coup sur coup « Darlin' » et « Do It Again » (deux simples qui paraîtront plus tard sur « Smiley Smile ») accompagnés d'un album, « Wild Honey ».

« Wild Honey » est un essai de rhythm' and blues dans le style Aretha Franklin (une influence dominante à l'époque). Basée sur un gimmick en crescendo-decrescendo, la chanson rappelle certaines harmonies vocales de « Good Vibrations », avec des accords plaqués au piano et une basse très « pop ». Dans l'album, on trouve des titres assez inhabituels comme « How She Boogalooed It » et une multiplication assez incroyable d'effets électro-acoustiques de toute sorte. Dans « Wind Chimes », par exemple, la mélodie principale à l'orgue d'église (atmosphère très mystique) est continuellement cisaillée de bruits, entrecoupée d'écho, de silences inattendus. Même si la technique développée ici n'est pas très importante dans l'œuvre des Beach Boys, il est intéressant de la mentionner, car l'album « Wild Honey » contient des chansons qui s'écartent assez sensiblement de la Surfin' Music.

Le simple « Darlin' », de style rhythm' and blues aussi, est tout de même moins marqué par cette obsession du « sound ». Mélodie gaie et qui rend gai, le genre de chanson dont les Beach Boys ont le secret. Encore un tube.

« Do It Again » est peut-être plus intéressant dans la mesure où le groupe y fait un retour sur son style passé: musique très « surf », mais avec toute la technique et les connaissances acquises au cours des années. L'introduction à la batterie, par exemple, est un roulement binaire simple sur lequel on a ajouté de l'écho et qui rend un son métallique impressionnant. La mélodie est, comme presque toujours, harmoniquement très simple, avec, derrière, un accompagnement au piano (la même note tapée pendant plusieurs mesures) avec de la basse, des claquements de mains, des percussions rudimentaires et, dominant le tout, les

voix. Dans « Do It Again », les voix sont souvent placées très haut, surtout celle de Carl, comme toujours. Elles se chevauchent, s'entrecroisent par moments, ce qui permet d'apprécier, une fois de plus, le merveilleux chœur qui est l'âme du groupe.

En cette même année, 1968, les Beach Boys quittent Capitol: deux millions de dollars de royalties ne leur ont pas été payés. C'est à cette époque qu'ils fondent leur propre maison de disques, Brother Records, une entreprise qui permettra aux artistes, disent-ils, de percevoir correctement leurs droits d'auteur. Plus tard, Brother Records s'entendra avec Warner Bros pour la distribution mondiale.

Le premier disque à sortir sous la marque Brother, sera « Heroes And Villains », une chanson bâtie sur des idées musicales de Brian, des bandes représentant un travail de deux ans et qui étaient abandonnées dans un placard. Un jour, Brian décide d'en faire quelque chose, enregistre ces idées avec le groupe puis assemble le tout, soit un long travail de mixage, plein de tâtonnements et d'incertitudes. A l'écoute du disque, on est surpris par la précision et la rigueur de l'enregistrement: tout est dosé, calculé à l'extrême. Quelques gimmicks (notamment une sorte de sifflement à la fin de chaque couplet), des instruments peu nombreux, comme toujours tout est basé sur les voix, claires, presque enfantines. Brian a propos de cette chanson: « Il n'y a rien là-dedans de symbolique ou de métaphysique comme certains l'ont cru; j'ai simplement voulu raconter des souvenirs d'enfance. »

Au moment où sort « Heroes And Villains », la Californie est en pleine effervescence. Un peu partout, à San Francisco, à Los Angeles ou ailleurs, des groupes triomphent: Quicksilver Messenger Service, Doors, Jefferson Airplane ou Grateful Dead. Les Beach Boys, imperturbables, continuent leurs tournées, et Brian vit toujours dans son studio à la recherche d'idées nouvelles. Les membres du groupe s'occupent activement de leur maison de disques. C'est ainsi qu'au cours d'une tournée en Afrique du Sud, Carl Wilson a engagé une formation locale: The Flame (deux des membres de ce groupe s'appellent Ricky Fataar et Blondie Chaplin, dont on entendra parler plus tard).

Les groupes nouveaux, eux, rassemblent les foules pour des concerts gigantesques qui durent plusieurs jours; leur musique est dure, planante, à l'image d'une jeunesse à la recherche d'elle-même. On peut se demander comment vont évoluer les Beach Boys, qui ont toujours été les représentants d'une Amérique plus calme (fin de la première partie). — PHILIPPE FARRAN.